
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 24/3 (1997)

DOI: 10.11588/fr.1997.3.61018

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Darstellungen wurden durch die Forschung jedoch bald bezweifelt. Bis heute ist Speers Rolle im Dritten Reich umstritten und oszilliert zwischen den Polen Mitläufer und Kriegsverbrecher.

Für die Diskussion um Speers Stellung in der deutschen Geschichte und seine persönliche Mitschuld an den Verbrechen liefert Sereny mit ihrem Buch einen neuen Beitrag. Die in Ungarn gebürtige und in England lebende Journalistin reduziert die Bewertung seiner Schuld auf die Frage nach seiner Mitwisserschaft an den Verbrechen des Dritten Reiches. Dabei entwirft sie zunächst ein Psychogramm des Menschen Speer, so wie er sich auf seinen ersten Lebensstationen von Kindheit und Elternhaus entwickelte. Daran schließen Berichte über seine beruflichen Anfänge und die ersten Kontakte zu Hitler an. Seine Tätigkeiten, zunächst als Bauinspektor für Berlin und dann als Rüstungsminister, unterzieht Sereny einer genauen Untersuchung und weist die Situationen auf, bei denen Speer mit den Verbrechen des NS-Staates in Berührung kam. Nach über 800 Seiten erfährt der Leser dann das, was er als eigene Schuld bekannte: Er habe, so gestand er ein, die Morde an den Juden Europas billigend hingenommen.

Sereny schildert die persönliche Schuld Speers nicht mit wissenschaftlichem Anspruch. In ihrem Vorwort weist sie ausdrücklich darauf hin, daß sie als Schriftstellerin sein Leben beschreiben will. Aus diesem Grund baut sie ihr Buch auch nicht vorrangig auf Quellen auf, sondern beruft sich auf zahlreiche Gespräche, die sie mit Speer, seinen Angehörigen und anderen Zeitgenossen führte. Ihr Vorgehen zeigt dabei beispielhaft die Leistungen und Grenzen der sogenannten »Oral-History«: Obwohl die Autorin neue Fakten entdeckt, bleibt sie auf niedriger Abstraktionsebene. So war bislang Speers Tätigkeit als Leiter eines Baustabes in der Ukraine unbekannt. Ferner vermag sie schlüssig darzulegen, daß Speer 1945 Hitler wirklich umbringen wollte und daß es im Nürnberger Prozeß keine geheimen Absprachen mit dem amerikanischen Hauptankläger gab. Auf der anderen Seite erfüllt sie aber nicht das im Untertitel des Buches programmatisch vorgetragene Ziel, in dem persönlichen Verhalten Speers, die Ermordung von Juden zu verdrängen, ein allgemeines deutsches Trauma aufzuweisen. Sie schildert zwar auch das Moment der Angst, Geheimnisse zu verraten, das auch unter den Entscheidungsträgern des NS-Staates verbreitet war und diese über Verbrechen schweigen ließ, die ihnen bekannt wurden. Zur allgemeinen Erklärung der Stimmung im Dritten Reich und der Nachkriegszeit zieht sie diesen Aspekt jedoch kaum heran. Zudem diskutiert Sereny die Ergebnisse, die sie aus ihrer gruppenpsychologischen Untersuchung der Führungsschicht des NS-Staates gewinnt, kaum mit den Erträgen der bisherigen Forschungen. Die Thesen von Matthias Schmidt über Albert Speer werden beispielsweise nur am Rande erwähnt.

Der Wert des Buches liegt daher eher in der Fülle des neuen Materials, das Sereny vorlegt, und das von der Forschung noch weiter ausgewertet werden kann.

Hanns C. LÖHR, Berlin

Manfred RAUH, Geschichte des Zweiten Weltkriegs. 2. Teil: Der europäische Krieg 1939–1941, Berlin (Duncker & Humblot) 1995, 513 p.

Tout comme dans le premier tome de son histoire de la Deuxième Guerre mondiale, paru en 1991¹, Rauh s'efforce de ne pas s'en tenir à une histoire événementielle linéaire, privilégiant une dialectique destinée à mettre en perspective le vaste complexe dans lequel se jouent les faits et agissent les décideurs. Ce tome II est divisé en trois parties qui fort logiquement englobent au mieux la période 1939–1941: la conduite de la guerre et la politique

1 Voir le compte rendu dans *FRANCIA* 20/3 (1993) p. 275–277.

dans le cadre du pacte Hitler-Staline; les décisions politico-stratégiques après la campagne à l'Ouest et la guerre à l'Est en 1941.

On peut se demander s'il était utile d'écrire un tel ouvrage, venant s'ajouter à une bibliographie déjà considérable et, pour ce qui concerne la guerre à l'est, bénéficiant, dans une certaine mesure, de l'apport de sources soviétiques, limitées ici, apparemment, à un ouvrage du regretté D. Volkogonov.

S'agit-il dans ce cas d'une de ces si nombreuses compilations adroites certes, d'une sorte d'analyse intelligente et érudite de travaux antérieurs? L'auteur a su dépasser ce niveau et introduit le lecteur – qui cependant doit appartenir à ce qu'on dénomme le public averti – dans les rouages des grands états-majors allemands et le mode de pensée et de décision de Hitler. La préparation de «Barbarossa» est bien mise en lumière et le côté soviétique avec le comportement de Staline sont exposés avec maîtrise. Il se peut qu'en ce faisant, Rauh ait tendance à attribuer à Hitler toute la responsabilité des décisions tant stratégiques que politiques et partant, à décharger les autres et multiples acteurs et décideurs, des conséquences les plus fâcheuses de la guerre en Pologne et en Union soviétique. La Wehrmacht en serait ainsi lavée des accusations portées contre elle, par exemple.

Notons au passage que ce processus est en filigrane et n'apparaît pas choquant même s'il est parfois plus lisible. Encore une fois, la lecture de ce livre exige une bonne connaissance de la période, une familiarisation certaine avec le contexte de l'époque car le foisonnement des informations peut cacher les grandes lignes des événements. Et puis, si l'introduction est pertinente, la manière abrupte dont s'achève ce volume, l'absence de conclusion, laissent le lecteur perplexe.

En définitive, cet ouvrage est-il utile, est-il superflu? Il apportera certainement des éléments de réflexion, sinon des réponses, à des questionnements difficiles; il contribuera sûrement à mieux faire connaître les mécanismes à la base de décisions capitales qui détermineront l'issue de la guerre, du moins telles que l'auteur les aura analysées.

C'est, nous semble-t-il, un des mérites de ce livre, qui s'écarte d'une pédanterie souvent trop fréquente pour privilégier le domaine des idées. Regrettons que l'éditeur ait cru pouvoir négliger croquis et cartes, indispensables à la bonne compréhension de plans d'opérations militaires. Il reste à attendre le troisième et ultime volume de cette vaste étude, avec les conclusions que tirera Rauh de ce conflit mondial: là encore, quelle pourra être sa contribution? Il ne lui restera qu'un volume pour couvrir les années 1942–1945, difficile gageure s'il en est ...

Marcel SPIVAK, Les Lilas

Karl-Heinz FRIESER, Blitzkrieg-Legende. Der Westfeldzug 1940, München (R. Oldenbourg) 1995, 473 p. (Operationen des Zweiten Weltkrieges, 2).

L'imposante bibliographie internationale utilisée par l'auteur montre combien la campagne de 1940 a été étudiée par les spécialistes de l'histoire militaire dans ses moindres détails. Cependant, rares sont les ouvrages qui permettent de suivre aussi clairement la tragédie qui s'est jouée et qui a provoqué en quelques semaines la défaite totale de la France. Si le titre du livre est «la légende de la guerre éclair», terme si souvent utilisé dans le monde entier, l'auteur s'attache à démontrer que le haut commandement de la Wehrmacht, et Hitler le premier, n'avaient nullement préparé une campagne «éclair». Le souvenir des fronts linéaires et la hantise de la percée à tout prix, tout comme la règle de la protection des flancs, sous-tendus par le souvenir indélébile de l'acharnement et de la résistance du combattant français en 1914–1918 poussaient les stratèges allemands à la prudence. Hitler lui-même n'aurait pas cru que Français et Britanniques seraient entrés en guerre après l'attaque sur la Pologne. En tout cas, l'inaction des Alliés permit à la Wehrmacht de combler les impor-